

Ce journal paraît tous les vendredis de l'année universitaire (novembre à mai) — les vacances exceptées :: :: :: ::

L'ÉTUDIANT

ORGANE DE LA SOCIÉTÉ DE PUBLICATION LAVAL.
Rédigé en collaboration Universitaire

Les marchands qui tiennent à la clientèle des Étudiants feraient bien d'annoncer dans notre journal. C'est le plus sûr moyen de les atteindre.

2ème ANNÉE — No 23

MONTRÉAL : 2 MAI 1913

Abonnement : \$1.00 — 5 sous le No

AU REVOIR!

Fin d'année universitaire

Nous publions aujourd'hui le dernier numéro de l'"Étudiant" pour l'année 1912-13. Le programme que notre société de publication s'était tracé dès le début, a été rempli à la lettre, du moins quant au côté matériel. Avant de dire bonjour à nos lecteurs, et à nos lectrices, car nous en avons, et plus d'une, il serait peut-être intéressant de parcourir rapidement le travail accompli.

x x x

Le côté littéraire et sérieux a été soigné autant que possible; grâce à l'amabilité de M. Lagacé, et au travail persévérant d'un de nos camarades il a été possible de donner à nos lecteurs, l'analyse et parfois de copieux extraits, des admirables conférences sur l'Art, qui se sont données à l'Université, l'hiver dernier.

Les conférences littéraires ont été plusieurs fois résumées, pour le grand bénéfice de ceux qui s'intéressent aux choses de l'esprit; et ça été un grand plaisir pour nous de publier les meilleurs travaux faits aux cours du lundi, par les auditrices de M. Gautheron.

L'économie politique ne nous a pas trouvés indifférents; nous ne regrettons qu'une chose, c'est de n'avoir pas été en mesure de publier régulièrement au moins l'analyse des cours si intéressants de M. Edouard Montpetit. L'espace restreint dont nous disposons dans le journal, nous en a empêchés.

La collaboration universitaire, nous le disons franchement, n'a pas été ce qu'elle aurait dû être. Nous nous attendions à plus de travail et à plus de sympathie. Il nous a fallu parfois mettre de côté certains articles envoyés par des camarades, dont la dignité par la suite se trouva froissée. Ou bien la rédaction en était par trop défectueuse, nous avons encore les preuves en mains, ou bien le sujet était traité par d'autres collaborateurs, qui, inconsciemment, s'étaient donné le mot pour écrire sur le même sujet. Il fallait bien éliminer, au risque de nous faire des ennemis. Nous réclamons encore une fois l'indulgence.

x x x

Enfin, le journal s'est parfaitement maintenu toute l'année. Nous n'avons imposé d'abonnement à personne. Contrairement à ce qui se fait à McGill, où l'abonnement est obligatoire pour chaque étudiant, nos camarades des diverses facultés ont acheté le journal quand ça leur a plu. Et la moyenne de ceux qui sont restés fidèles jusqu'au bout est vraiment très encourageante. Si "l'esprit de faculté" pouvait disparaître, comme il serait facile de rendre très intéressant notre journal universitaire. C'est à l'Association Générale des Étudiants qu'il appartient de faire ce miracle. Dès l'an prochain nous pourrions en constater les résultats.

x x x

Nous remercions vivement tous nos lecteurs. Nous espérons que ceux qui nous ont permis d'inscrire leurs noms sur nos listes d'abonnés ne regretteront pas les minutes dépensées à nous lire. La plupart sont des "anciens" de Laval, et plusieurs nous ont dit qu'il leur faisait grand plaisir de se rappeler le plus beau temps de leur vie.

Nous annonçons n'ont pas dû se plaindre. La clientèle des étudiants n'est pas à dédaigner, et le vent souffle de plus en plus fort vers la solidarité. Nous préparons pour l'an prochain une liste de commerçants qui seront les fournisseurs exclusifs des étudiants, dans les différentes branches de commerce. C'est un système préférable à celui du "magasin universitaire", que nos amis de McGill ont lancé cette année, et qu'ils ont dû abandonner avec un lourd déficit.

"L'Étudiant", comme on le voit, a bonne envie de vivre. La perfection n'a pas été atteinte, c'est bien sûr. D'ailleurs, e le n'est pas de ce monde, et nous ne pouvons ambitionner que de nous en rapprocher le plus possible. Ce sera l'oeuvre de nos successeurs. Nous leur laissons une oeuvre solidement établie. Les bases financières, système de coopération, dont le récit sera peut-être fait plus tard dans quelque conférence savante, les bases financières, disons-nous, seront victorieuses du temps et de l'apathie.

A tous nos amis, à tous nos lecteurs, nous disons un sincère merci.

Au revoir, à l'année prochaine.

LA REDACTION.

: o :

Monseigneur Archambault

A l'Université, comme par toute la Province, la mort de l'Évêque de Joliette a provoqué de profonds et unanimes regrets. C'est que Mgr Archambault avait vécu la véritable vie universitaire, l'avait connue dans toutes ses phases. Il fut étudiant, professeur et Vice-Recteur. Sa haute intelligence, son érudition, ses qualités de coeur et d'esprit, ont laissé un souvenir ineffaçable.

Après de brillantes études classiques, celui qui devait être le premier évêque de Joliette, s'était tout d'abord engagé dans une profession libérale: il s'était inscrit comme étudiant à Laval. Mais après un an de cléricature, il se sentit définitivement appelé à la vocation ecclésiastique et il renonça à la vie du monde pour se consacrer entièrement à l'Église.

Ses études théologiques terminées à Montréal, et brillamment complétées à Rome, l'abbé Archambault fut d'abord professeur au Collège de l'Assomption. Mais Mgr Fabre le rappela auprès lui, pour le charger bientôt des plus importantes fonctions de son diocèse. Tant d'occupation ne le détournèrent pas cependant de l'enseignement. Il revint à l'Université, et, cette fois comme professeur; il occupa pendant plusieurs années la chaire de Droit Naturel.

Durant son professorat, l'abbé Archambault prit contact plus intimement avec les professeurs et les étudiants; il fit une étude minutieuse des moindres détails de l'organisme universitaire et se rendit compte des besoins réels de l'institution. Il était donc tout désigné, en 1899, pour remplir les fonctions de Vice-Recteur, tant par sa haute science, son expérience de la vie universitaire, que par sa renommée d'éducateur averti et dévoué à la jeunesse.

Il quitta les fonctions de Vice-Recteur de l'Université en 1904 pour devenir évêque de Joliette qui venait d'être récemment érigé en diocèse. En 10 ans, ce pasteur zélé et infatigable a fait de son diocèse un des plus florissants de la province. Il travaillait encore avec la même ardeur à l'accomplissement de son oeuvre, quand la mort est si soudainement venue l'enlever à ses diocésains.

La présente génération universitaire n'a pas eu l'avantage de connaître Mgr Archambault au poste de Vice-Recteur de Laval. Elle sait cependant toute la dette de reconnaissance qu'elle doit à cet éducateur, à ce grand ami de la jeunesse étudiante.

Et sur son tombeau, elle dépose l'hommage de sa vive reconnaissance et de ses profonds regrets.

NATIONAL

LA SACRIFIÉE, PIÈCE EN 3 ACTES PAR G. DEVORE

Monsieur Gaston Devore est un de ces auteurs peu féconds, mais consciencieux et probes, qui n'écrivent que lorsqu'ils ont des idées à mettre en lumière.

Il est de ceux qui dépensent tout leur talent et leur esprit d'observation à créer des types nobles et vrais qui ne s'inquiètent que de leur vie morale, ne recherchent ni les jouissances de la chair ni les plaisirs de l'argent. Leur sincérité et leur droiture de coeur s'affirment en maintes circonstances. Ce sont des êtres "supérieurs" qui obéissent à leur conscience et les crises qu'ils traversent résultent presque toujours de la collision des sentiments.

M. Devore étudie la "famille" dans sa constitution et dans les drames intimes qui la troublent. On le sent plus "préoccupé du droit des enfants que de ceux des parents, plus convaincu des devoirs des parents que de ceux des enfants, mais dès qu'il soulève un problème, il en montre tous les aspects contradictoires".

De même quand il étudie un être humain, il le retourne et nous en fait voir toutes les faces en l'opposant à d'autres êtres dont il considère en même temps les faiblesses, les qualités ou les défauts.

Dorville exprime lui-même, au début de l'acte Ier les idées que veut défendre l'auteur.

La famille, dit à peu près ce personnage, déforme par aventure les enfants qu'elle devrait former. Il y a des enfants très malheureux chez leurs parents, des enfants dont on ne s'occupe pas assez et d'autres dont on s'occupe trop. Ces derniers sont peut-être encore plus à plaindre, parce qu'à force de tendresses, de sensibilité, on atrophie les jeunes volontés, quand on ne les écrase pas sous une protection autoritaire. Mais l'on dira que la protection est le devoir d'un père et l'autorité son droit. Si l'on veut. Cela ne justifie pas la manie qu'ont beaucoup de parents d'imposer à des enfants leur mentalité propre—et quelquefois pas propre—et de vouloir fabriquer de toutes pièces leurs destinées, sans se soucier des jeunes aspirations. La famille est une grande, noble et douce chose. L'auteur nous prévient, par la bouche de ce fils naturel, courageux et honnête, qu'il ne fait allusion qu'aux excès, aux déviations du sentiment familial. Il les plaint ces pauvres petits qui vivent, solitaires et douloureux, dans la maison de leurs parents, comme il plaint ceux qui subissent l'orthopédie morale d'une éducation oppressive ou la chaleur déprimante de l'étuve sentimentale.

Pour nous démontrer cette vérité, le dramaturge nous introduit dans une famille de bourgeois parvenus. Le papa Baudricourt est un brave homme bedonnant et pusillanime qui supporte les injustices de sa femme à l'égard de ses filles Jeannine et Françoise, au profit de Suzanne, la préférée.

Sa lâcheté le porte même à se faire le complice de son impétueuse épouse, en sacrifiant la dot de ces deux enfants au bénéfice de la douce, l'exquise, l'adorable petite Suzanne qui doit épouser Julien Roizel, un godiche empesté et niais. Le père Roizel consent au mariage de son fils à la seule condition que Baudricourt dépose dans la corbeille des fiançailles la somme rondelette de un million. Car, dit-il, il faut pas unir des fortunes trop disproportionnées. Cela prépare les querelles de ménage. Moi, je donne deux millions à mon fils. Mais comme il faut faire quelque chose pour l'amour, je m'estimerai satisfait si vous en donniez la moitié à votre fille.

Et le papa Baudricourt consent à déshériter ses deux autres filles pour arrondir la dot de Suzanne.

Jeannine est en butte à toutes les tracasseries, à toutes les contrariétés de la part de sa mère qui la traite toujours d'une façon sèche et brutale. Elle souffre de cet abandon, de cet isolement dans sa sensibilité

malade et dans son tempérament ombreux. Elle s'est prise d'affection pour le contremaître de l'usine, Dorville, un enfant trouvé qui a grandi chez des paysans et qui est parvenu par la seule force de son caractère et les seules ressources de son énergie à se créer une position avantageuse. Il comprend la douleur de Jeannine et la console.

Mais un jour, il apprend que les Roizel sont de vulgaires escrocs qui ne veulent qu'exploiter la naïveté confiante de Baudricourt. Il en avertit Jeannine.

Celle-ci, après une scène douloureuse avec sa soeur, lui révèle sa triste découverte. Suzanne s'évanouit.

Mme Baudricourt furieuse et désolée, accuse Jeannine d'avoir inventé cette histoire pour empêcher le mariage de sa soeur et pour rattraper sa dot. Jeannine répond qu'à pareille prévention, une seule réponse est possible et c'est le départ. Oui, elle s'en ira dans la vie retrouver celui qu'elle aime. La mère interdite croit à une inconvenante p'aisanterie et ordonne à sa fille de se retirer dans sa chambre et de réfléchir.

—Je suis ta mère, obéis.

—Mais non, maman, tu n'es pas ma mère.

Tu es la mère de Suzanne, oui. Mais de Suzanne seule.

Et la petite révoltée ne peut plus contenir sa rancune et son indignation.

Elle accuse sa mère de n'avoir jamais essayé sérieusement, tendrement, de pénétrer dans son coeur et dans son esprit. Elle l'accuse d'avoir décrété par avance que sa nature était mauvaise et de n'avoir jamais voulu l'améliorer par des câlines remontrances. Elle l'accuse de l'avoir toujours sacrifiée à Suzanne et de l'avoir laissée seule, livrée à tous les conseils du chagrin pendant qu'elle courait avec l'autre les magasins, les expositions et les théâtres.

—Quand je venais t'offrir quelque chose, j'étais reçue avec insolence.

—Parce que tu offrais à contre-coeur.

—Et quand je t'amenais quelque part, tu te conduisais toujours en enfant mal élevée.

—Il ne fallait pas me faire élever par les femmes de chambre!

Baudricourt, à l'appel de sa femme pour la défendre, répond d'une voix angoissée: "Que veux-tu que je dise? Elle a un peu raison".

Jeannine, de plus en plus exaltée, poursuit ses accusations en criant à sa mère que c'est sa première injustice qui a engendré toutes les autres, qui ont provoqué ses révoltes, qui font qu'aujourd'hui la haine déborde de leurs coeurs, et qu'elle s'entend dire coupable d'une action abominable, quand elle veut simplement éviter à sa soeur la honte d'une union malpropre. Puisque c'est ainsi qu'on la traite, jamais plus on n'entendra parler d'elle. Elle va fuir cette maison, où elle a tant pleuré, pour aller retrouver son fiancé!...

Quelques heures plus tard, Jeannine est sur le point de partir avec Dorville. Les préparatifs s'achèvent. Baudricourt s'en vient réclamer son enfant. Son ex-contremaître le reçoit avec beaucoup de civilités, l'avertit que sa fille est libre d'agir comme elle l'entendra.

Baudricourt redoute le scandale d'une fuite qui pourrait amener la rupture du mariage de Suzanne. Car rien n'est prouvé contre les Roizel. On ne peut pas sur des cancanes, des rumeurs conclure à leur indignité. Mais Roizel, qui a surpris l'espionnage de Dorville, accourt acheter son silence. Baudricourt est témoin de leur entente. Cette preuve suffit à l'édifier sur la conduite de ces crapuleuses gens auxquelles il se gardera bien de s'apparenter.

Jeannine s'exilera donc avec Dorville, après avoir fait la paix avec sa famille. On s'efforce en vain de la retenir.

—Ne la ramenez pas, conseille Dorville, ne fût-ce que pour 2 mois, dans l'atmosphère de ses anciens chagrins. Ne faites pas cela dans l'intérêt de votre affection naissante.

—Qui sait, répond Jeannine, si les mauvaises paroles ne remonteraient pas, malgré nous, à nos lèvres? Et alors, quelles blessures mal guéries ouvertes à nouveau!

Non, maman, restons sur la douceur de nos baisers.

x x x

Je le répète, cette oeuvre est émouvante, vigoureuse parce qu'elle est écrite avec franchise et qu'elle exprime des idées nobles et réconfortantes.

Au point de vue dramatique, nous pourrions déplorer quelques longueurs désespérantes qui font du premier acte, un trop long exposé. C'est une enfilade de discussions essoufflantes. Le deuxième acte est sans contredit le mieux élaboré. Il renferme des scènes remarquables. Quant au troisième, c'est celui où tout se combine pour faire une fin. Le dénouement est hâtif et trop précipité. Toute cette entrevue entre les Roizel et Dorville, épiée par Baudricourt dissimulé derrière un écran, est joliment menée, mais n'est pas précisément originale.

Enfin, tout le monde est satisfait, puisque les rastaquouères sont confondus et que la vertu triomphe. Je dirai avec Emile Maulde: Par leur action sur le public, par leur réussite, les pièces de M. Devore, prouvent donc une fois de plus, qu'on peut exprimer par des moyens scéniques, les vérités morales ou psychologiques les plus nuancées et que le "théâtre en profondeur" n'est incompatible avec aucune des nécessités de l'art dramatique.

x x x

Le succès de cette comédie est colossal. Cinq rappels, à la fin du deuxième acte. Depuis longtemps, très longtemps je n'avais vu pareil enthousiasme. Les habitués de ce théâtre sont plutôt froids et réfractaires aux manifestations bruyantes de leur engouement. Mais ces trois actes intensément vivants et pathétiques les ont secoués, et ils ont donné libre expansion à tous les applaudissements qu'ils avaient, pendant plusieurs semaines, mis en conserve. Mme Briant y contribue pour une large part à ce succès. Elle interprète Jeannine, la Sacrifiée avec une extrême habileté. Sa pauvre jouvencelle délaissée, torturée, se montre espiègle, sentimentale passionnée, vindicative et hautaine. Je crois pouvoir affirmer, sans risque de paradoxe, que c'est une des plus belles créations que nous ayons encore applaudies, au National.

Mme Devoyod rend supportable ce rôle ardu et antipathique de Mme Baudricourt.

Mme Demons, c'est la petite enfant gâtée à qui on ne refuse rien, mais qui en dépit de son caractère impersonnel fait preuve d'un bon coeur compatissant, et Mme De graves, c'est la "bonne pâte angélique" qu'on pourrait hâcher en petits morceaux et qui dirait: merci". M. Chanot est le type d'assise du jeune premier plein de dignité, de noblesse, de dévouement sous des dehors craintifs.

M. Filion trace un portrait intéressant du commerçant arrivé à la notoriété par une chance inespérée. Mais ce petit employé devenu propriétaire a conservé de son humble origine et de ses commencements pénibles les allures un peu rudes et le sans-gêne bon enfant. Son tempérament d'une naïveté déconcertante fait pardonner à la veulerie de sa conduite.

M. Brain prête au financier louche et loquace de Roizel l'ampleur de ses larges gestes et l'élégance un peu maniérée de ses attitudes.

Il a fait de cet exploitateur malhonnête des mines de Caucasic un personnage impératif, retors et hypocrite.

Je ne me figure pas très bien, M. Mallet, le retameur de casserolles et le gamin de Paris, en amoureux guindé, pommadé, bichonné, ainsi que d'une réserve déplorable. Il a tout de même fait un effort appréciable, en essayant de faire oublier les cocasseries excentriques de ses autres rôles. Il joue Lucien Roizel avec sobriété.

La mise en scène consciencieuse rappelle celle de la création, au théâtre Antoine, en 1907.

G. DELOBELLE.

L'orthographe de M. U. H. Dandurand

Coin Saint-Denis et carré Saint-Louis, on peut lire avec stupéfaction une énorme pancarte annonçant à tous les citoyens que la propriété portant les numéros 1, 3, 5, etc.... sera vendue à l'encan PUBLIQUE.

Pour un ex-échevin, un maire manqué, un agent d'immeubles, propriétaire de la roulotte "Dandurand and Family", ça n'est évidemment pas banal!

La Ligue des Droits du Français

CE QU'ELLE VEUT

A tous les hommes bien disposés, mais impuissants, la Ligue entend venir en aide d'une façon spéciale. Elle commencera bientôt la publication d'une série de listes de mots techniques, imprimées sur feuilles volantes, tirées à un grand nombre d'exemplaires, ces listes pourront être obtenues à un prix minime. Notre ambition est de les faire pénétrer non seulement dans les milieux industriels et commerciaux, mais aussi dans nos écoles, nos couvents, nos collèges.

Une autre initiative nous a paru s'imposer. C'est l'établissement d'un bureau français de publicité. Il est déjà en partie organisé. Deux écrivains de talent, possédant à fond les langues française et anglaise sont à notre disposition. Ils reviseront, traduiront, rédigeront, moyennant une rétribution raisonnable, tout travail qu'on voudra bien leur confier: annonces, catalogues, prospectus, etc.

Et ainsi ceux qui voulaient rester fidèles à leur langue mais s'en trouvaient empêchés, le pourront à l'avenir.

Restent "ceux qui ne veulent pas". Il y en a malheureusement. Leur nombre varie suivant les circonstances. Il est suffisant pour qu'on s'occupe d'eux. Ce sera la partie la moins intéressante de notre programme. Nous la subissons comme une nécessité.

Donc, ceux qui ne veulent pas, eh bien! nous les attaquerons. D'abord, indirectement, et avec une arme bien légère, plus favorable encore à nos amis que nuisible à eux-mêmes: les "listes blanches", listes d'imprimeurs, de manufacturiers de bonbons et de biscuits, de marchands d'articles de sport, etc., etc. Y seront inscrits tous ceux qui souscriront à certains engagements destinés à protéger la langue française. Ces listes bien répandues et fortement recommandées devront produire leur effet, chez les acheteurs d'abord, puis par répercussion, chez les fournisseurs. Plusieurs de ces derniers s'amenderont avant longtemps. Les résultats obtenus dans d'autres pays nous sont un garant de l'efficacité de cette action.

Viendra ensuite l'attaque directe, loyale elle aussi, directe, quoique cependant énergique. "Monsieur, dira à son marchand un membre de la Ligue, vous m'obligeriez beaucoup si, sur votre vitrine et vos factures, à côté du mot "grocery" le mot "épicerie". L'épicier ainsi interpellé y songera à deux fois avant de refuser cette satisfaction à un excellent client. L'osât-il, en dépit des bonnes raisons qui lui seront apportées, que la Ligue avertie interviendra: "Mon cher monsieur, vos clients vous prient de vouloir bien mettre sur votre vitrine et vos factures, à côté du mot "grocery" le mot "épicerie". Et cette demande nous paraît raisonnable. En effet... etc., etc." Peu, il nous semble, résisteront à cette nouvelle démarche. De moins importantes ont déjà obtenu le résultat désiré. Supposons cependant qu'il se trouve encore quelques récalcitrants. Eh bien! alors aux grands maux les grands remèdes. La Ligue sortira ses derniers atouts. Je ne les dévoilerai pas. Mais je puis bien dire que je les ai vus à l'oeuvre. Gare à eux! Droits comme l'épée, ils ont aussi le tranchant de la lame.

Ce mouvement, on le comprend, réussira d'autant mieux qu'une atmosphère se créera qui lui sera favorable. C'est l'oeuvre des tracts, des conférences, des brochures. Nous avons pu nous convaincre que si la mentalité de notre peuple au sujet du parler français avait été lamentablement déformée, il suffisait de quelques arguments, de quelques faits, bien clairs, pour le ramener à la juste compréhension de ses devoirs. Le Canadien-français aime sa langue. Il ne voudrait pas la perdre pour tout l'or du monde. Mais bon enfant, s'endormant facilement, ébloui par les succès financiers de quelques gros industriels de l'autre race, et surtout habitué à n'entendre parler que de concessions inévitables et peu dangereuses, il s'est laissé entraîner, sans trop y prendre garde, par les flots du courant anglicisateur.

Qu'on lui montre clairement le fond de l'abîme où il se précipite, et sa folle insouciance disparaîtra. Les réserves de fierté et de force que ces pères ont déposées dans son sang ne sont pas encore tarées. Elles jailliront sous la pression des faits dévoilés, et l'âme canadienne se redressera, ardente, résolue à défendre jusqu'au bout le plus précieux, après sa foi, des trésors qu'elle possède.

A. E. Ste-Marie Ltée.

ANGLE SAINTE-CATHERINE ET AMHERST

Fourrures, Chapeaux, Cravates, Cols, Gants, BERETS, Etc., Etc.

N. B. — 10 p.c. d'escompte aux ETUDIANTS sur présentation de leur carte d'indentité

Voilà notre Ligue: son but, ses moyens d'action, les résultats que nous espérons. Nos âmes la porteront longtemps avant qu'elle vit le jour, méditant sa forme définitive et essayant de scruter son avenir. Quand l'heure fut venue, elle naquit. Elle était nécessaire. Elle vivra...

Pierre HOMIER.

P. S.—Le Secrétaire de la Ligue, le Dr. Jos. Gauvreau, (chambre 26, 30 rue Saint-Jacques, Montréal), fournira avec plaisir tous les renseignements qu'on voudra bien lui demander.

Le Concert-Causerie de la ligue anti-alcoolique

UNE INTERESSANTE CONFERENCE
DU DOCTEUR GAUVREAU.

Mardi soir, avait lieu à l'Université le premier concert-causerie de la Ligue anti-alcoolique.

L'orchestre universitaire, sous la direction de notre ami Robert Tellier, fit merveille, malgré le nombre restreint des instruments.

M. Héraly, et son élève, M. P. Pratt, charmèrent l'auditoire, par l'exécution remarquable de plusieurs morceaux de clarinette.

M. Wilfrid Pelletier nous donna, au piano, une fantaisie de Litz: "Saint François de Sales, marchant sur les eaux".

Voilà pour la partie musicale. Le président de la ligue, notre excellent camarade M. Aimé LaFontaine, fit la présentation du conférencier. Il s'excusa en termes très heureux.

Preuve vivante que l'on peut se bien porter sans se nourrir d'alcool, M. LaFontaine nous dit que plus de 200 étudiants avaient signé la formule d'admission. C'est un succès remarquable. Nous souhaitons à tous ceux-là la persévérance finale. Puis, abordant un point très intéressant, notre ami nous donne les différentes moyennes de vie pour un buveur, et pour un abstinent. Elles valent la peine d'être répétées ici; elles ont été préparées par les compagnies d'assurance sur la vie, en Europe. Un abstinent, âgé de 20 ans, peut compter encore sur 44 années de vie. Total: 64 ans de vie.

Un buveur modéré, âgé de 20 ans, peut compter encore sur 31 années de vie. Total: 51 ans de vie. Treize années de moins que l'abstinent.

Un buveur de fort calibre, âgé de 20 ans, peut vivre encore, en moyenne, 15 ans; ce qui fait un total de 35 ans de vie.

Ce buveur vivra donc, en moyenne, 29 ans de moins que l'abstinent.

C'est à considérer, surtout dans ce siècle où l'on répète partout: "Time is money".

Le docteur Gauvreau, registraire du Collège des Médecins, fut le conférencier de la soirée.

Passant en revue l'oeuvre de la ligue anti-alcoolique, il nous cite des faits, des oeuvres et des chiffres. Sans s'arrêter plus que de raison à l'éloquence des statistiques, il donne, en piastres, la dépense moyenne d'alcool que fait chaque année l'habitant de la province de Québec: plus de \$12.50.

Puis s'adressant tout spécialement aux étudiants, qui sont venus l'entendre, il les exhorte à seconder les efforts de la ligue dans la lutte contre l'alcoolisme. Il leur demande d'être des hommes de caractère parce que tempéraments, et leur cite pour terminer cette belle pensée de Lacordaire:

"Le caractère est l'énergie sourde et constante de la volonté. Je ne sais quoi d'inébranlable dans les desseins, de plus inébranlable encore dans la fidélité à soi-même, à ses convictions, à ses amitiés, à ses vertus, une force intime qui jaillit de la personne et inspire à tous cette certitude que nous appelons la sécurité."

IMPORTANT

Nous tenons à la dispositions de tous nos lecteurs les livraisons qui pourraient leur faire défaut pour compléter leur collection de l'"Etudiant", à l'exception du numéro trois que nous sommes prêts à échanger contre la photographie en couleurs des principaux collaborateurs en travail.

ETUDIANTS DE LAVAL

Déposez vos économies à

La Banque d'Epargne

De la

CITE ET DU DISTRICT DE MONTREAL
Fondée en 1846

Actif total au-delà de \$33,000,000

Nombre de déposants, plus de 100,000

Bureau-Chef et 13 succursales à Montréal

La seule Banque incorporée en vertu de l'Acte des Banques d'Epargne, faisant affaires dans la cité de Montréal. Sa charte (différente de celle de toutes les autres banques) donne toute la protection possible à ses déposants.

Elle a pour but spécial de recevoir les épargnes, quelque petites qu'elles soient, des veuves, orphelins, écoliers, commis, apprentis et des classes ouvrières, industrielles et agricoles et d'en faire un placement sûr.

Intérêt alloué sur dépôts au plus haut taux courant

Nous vous réservons toujours l'accueil le plus courtois, que votre compte soit gros ou petit.

A. P. LESPERANCE, Gérant.

Demandez une de nos petites Banques à domicile, ceci vous facilitera l'Epargne

Tél. Est 6431.

La chaussure SLATER
est toujours la même

"SLATER BOOT SHOP"

413 Ste-Catherine Est

Spécialité: pointure étroite.

A. E. BROUSSEAU.

"LE PHOTOGRAPHE CONNU"

Albert Dumas

249 RUE SAINTE-CATHERINE EST
Près Sanguinet, MONTREAL

TELEPHONE: Bureau Est 5556
Rés. Est 229

MAISON BOLTE

ANGLE DES RUES SAINTE-CATHERINE ET ST-DENIS.

MM. les Etudiants y trouveront
de la crème à la glace pour
eux et d'excellents chocolats pour "elles"

JOHN GERACIMO

320 RUE SAINTE-CATHERINE
près de la rue Saint-Denis.

Le Restaurant populaire où les Etudiants reçoivent le plus chaleureux accueil. Qu'on se le dise!

TEL. BELL EST 4683.

Tél. Est 798.

Ouvert le soir.

F. M. CURRAN

CHAPEAUX ET CASQUES

352 Sainte-Catherine Est, coin Berri.
Spécialité: Marque Mansfield.

Chronique Universitaire

Et d'abord, qu'on me permette de dire un mot à ceux-là qui s'en vont... pour toujours, et qui ne reviendront pas, au mois de septembre prochain, choisir leurs places dans les différentes salles de cours.

Oh! je me défends bien de vouloir leur dire un "adieu", si caché, si atténué soit-il: car je me plais à croire qu'ils ne manqueront pas, dans le cours des ans qui vont suivre, de revenir souvent parmi nous, se re-tremper dans l'eau de Jouvence de nos parties de plaisir, de nos amusements.

Je veux simplement leur dire—sans grandes phrases et sans vouloir faire pleurer qui que ce soit—que leur départ sera vivement regretté par tous leurs confrères qui doivent demeurer au bercail pour une ou plusieurs années encore, parce que leur génération fut remplie d'initiative et qu'elle laisse derrière elle des oeuvres qui dureront: je ne parlerai que du projet de fédération universitaire et de notre humble journal.

Je veux leur dire encore que je saurais gré au Futur, d'avoir pour eux la main heureuse; de leur amener tous les clients qu'ils désirent; d'apposer une digue au torrent de médiocrités qui encombre maintenant les professions libérales; en deux mots je leur souhaite d'être dignes et heureux.

× × ×

Maintenant, chers lecteurs, il ne me reste plus, à vrai dire, qu'à vous souhaiter de bonnes vacances, à vous remercier du bienveillant intérêt que vous avez témoigné à notre modeste feuille, à vous dire bonsoir, et à me mettre au lit; mais avant je veux vous faire connaître certaines choses que depuis longtemps, je veux vous dire—sed nunc non erat his locus—aujourd'hui j'en prends la liberté.

Ces chroniques, veuillez me croire, que je vous ai servies hebdomadairement, n'ont jamais eu la prétention d'être de profondes études de moeurs, ni des médaillons de style parfait. Ce ne sont que de fantaisistes inventions de quelqu'un qui voulait s'amuser tout en amusant autant que possible les autres.

Oh! je ne me fais pas d'illusions, et je croirais volontiers qu'il y en a eu beaucoup d'écrites, mais peu de lues; quoi qu'il en soit cependant, je suis porté à penser que je n'ai pas tout à fait manqué mon but si on veut bien tenir compte des circonstances.

Une chronique, et une chronique universitaire surtout, n'est pas chose aussi simple et aussi facile à faire que le croient Messieurs les gens graves. Elle exige du temps. Qu'on ne me réponde pas, ce qu'Alceste disait à Oronte :

"Voyons, monsieur, le temps me fait rien à l'affaire". Au contraire, le temps y est pour beaucoup; et pour quelqu'un qui n'écrit qu'au lendemain ou à la veille d'un examen, c'est un peu comme "dormir sur un canon chargé".

A cette époque ici surtout, où, de l'oisif à l'étudiant studieux, vous entendez tout le monde se désespérer et se plaindre avec raison, de l'excès de travail, du surcroît d'occupation et de soucis qu'apportent les examens et une fin d'année, je vous assure que le temps a son prix et qu'il est coté haut à l'Université. Or, nous sommes dans une grande pénurie de temps, le temps nous fait défaut. Je vous le demande, comment écrire sans cette espèce de matière première pour celui qui veut se recueillir et composer ne serait-ce qu'une chronique universitaire.

Je pourrais me plaindre aussi et à juste titre des égarements et du sans gêne du typographe dont les erreurs ont dû maintes et maintes fois, me faire passer aux yeux du lecteur non averti, pour être à tout le moins inconscient et irresponsable. Que ses fautes retombent sur lui et sur ses enfants!

Mes lecteurs me rendront ce témoignage que je n'ai jamais murmuré contre la situation qui m'était faite et que j'ai tout accepté avec la tranquillité du philosophe et si je semble vouloir protester aujourd'hui pour la première fois, ce n'est que pour contenter mon amour propre littéraire qui s'est souventes fois, trouvé blessé.

Mais je m'aperçois que ma plume s'oublie, et que mon article irait plutôt bien comme préface d'un ouvrage qui craindrait l'insuccès. Une préface! "Moi qui n'en lis jamais" comme disait Musset.

× × ×

Maintenant chers lecteurs, et vous, mademoiselle, qui lisez ceci, je vous quitte à re-

gret, mais ce n'est pas moi qui l'aurai voulu, car j'avais encore bien des choses à vous dire; ce sera pour l'an prochain. L'on ne voit bien ce que l'on a à dire qu'au moment d'être forcé de se taire: je suis dans ce cas-là puisque je m'aperçois maintenant, que je n'ai pas trouvé le moyen dans les quelques vingt causeries que j'ai eues ici avec vous, de vous parler de mille choses dont je me proposais de vous parler au mois d'octobre dernier. Je vous quitte donc, "jusqu'à la saison nouvelle".

Bonnes vacances à tous et à toutes.

Amicalement,

Jacques HERMIL.

: o :

Quelques sujets de méditations

POUR LES VACANCES A L'USAGE DES AMES SIMPLES

Le prix Cecil Rhodes.

Son inutilité.

Les désavantages nombreux qu'il y aurait à le faire connaître: concurrence exagérée, tirage de ficelles, dangers pour un jeune Canadien de noyer sa vertu sur les bords de la Seine.

La Bibliothèque des Arts.

Inauguration d'un système nouveau et ingénieux pour favoriser les études littéraires chez les étudiants: remplacer la bibliothèque par un géolier qui retiendrait les livres prisonniers, dans leurs cellules cadennassées et qui permettrait aux fervents des lettres de venir visiter ces pauvres reclus, deux fois la semaine, avec défense de les amener prendre l'air.

La Bibliothèque du Droit.

Suggestion intéressante: on devra se garder prudemment d'exposer à l'air humide et aux morsures des rongeurs les innombrables volumes enfouis dans les caisses géantes qui décorent cette salle de travail. Ces lourds et dispendieux in-folios seront ainsi à l'abri des élèves trop studieux qui, n'ayant pas la permission de les emporter avec eux, se contentent d'arracher les pages qui les intéressent, sans le moindre respect pour la propriété d'autrui. Cette conduite est le fruit d'une bonne éducation qu'il serait oiseux de songer à améliorer.

Salle de lecture.

Augmentation du nombre des crachoirs et élargissement de ces réceptacles vénérables. Cendriers fixés à chaque coin des tables. Journaux et revues sous verre, à l'épreuve des canifs et des couteaux à ressort.

Salles de cours.

Ventilateurs perfectionnés pour faciliter l'exode de l'air chaud, etc...

Salon.

Entrée formellement interdite aux anarchistes, vandales, poivrots et autres invités peu désirables.

Vernissage et accordage du piano.

Nettoyage des vitres.

Renouvellement des tentures.

Rembourrage des chaises.

Balayage du tapis et lavage des plinthes. Serrures résistantes et fenêtres grillagées pour empêcher certains pieds plats d'orner leur galetas avec les chaises déménagées par ces ouvertures destinées à faire pénétrer l'air et le soleil.

Ritz-Déry.

Fumet de la gargote.

Propreté de la vaisselle.

Aménagement de cabinets particuliers.

Service automatique par le moyen de pantins électriques.

Abolition du pourboire aux garçons de table.

Salles de jeux.

Remplacer les tables de bois par des plaques de ciment sur pattes de fer.

Substituer aux billards antiques des billards dernier-cri en acier Bessemer, avec bandes en béton armé et tapis en tôle galvanisée.

Queues en fonte et billes en mâchefer.

Le tout à l'épreuve du feu et des carambolages les plus inquiétants.

Durable, économique.

× × ×

Nous pourrions aussi préconiser au nom de l'hygiène, des désinfectants automatiques dans nos spacieux garde-robes.

"Meditamini omnes qui inhabitatis universitatem nostram".

Bourre d'ALOUX.

Librairie Saint-Louis

Papeteries, livres, journaux, jouets, impressions et reliure, etc., Cadeaux pour les fêtes, calendriers de fantaisie, agendas et almanachs pour 1913.

Tél. Bell Est 2660

288 Ste-Catherine Est, près St-Denis

NATIONOSCOPE

SEMAINE DU 5 MAI 1913

"L'EMPOISONNEUSE"

THEATRE-NATIONAL

SEMAINE DU 5 MAI 1913

"DENISE"

L' "ETUDIANT"

EST EN VENTE AUX
ENDROITS SUIVANTS

LE RESTAURATEUR DE LAVAL
LIBRAIRIE SAINT-LOUIS,
288, rue Sainte-Catherine-Est.
MAILLOUX & FRERES, 252, rue Saint-Denis
J. PONY, 274, rue Sainte-Catherine-Est
DEOM & FRERE, 71, rue Sainte-Catherine-Est
C. A. BOLTE, 298, rue Sainte-Catherine-Est
(coin Saint-Denis).
M. AIME LAVOIE, Coin Rachel et Coloniale
M. GUENETTE, SENECALE, St-Denis
M. DUMONT, St-Denis (Près Mont-Royal).
M. J. H. LANGEVIN, Coin Marie-Anne et Berri

Bataille de chiens

rue Ste-Catherine

Qu'ils sont heureux les chiens!... Pourtant il leur arrive quelquefois des malheurs bien tristes, ainsi que le disait si éloquemment, la semaine dernière, le maître-queux des nouvelles à la main, à la "Presse". Nous n'en voulons citer qu'un exemple. C'est un représentant de la race canine, famille des boule-dogues, qui fournit matière à cette chronique.

Jedi dernier, M. G... B..., attaché à la rédaction de l'"Etudiant" déambulait pesamment rue Sainte-Catherine, aspirant avec volupté l'arome printanier d'une fin d'avril. Soudain, une horrible bête, la queue haute, et la mâchoire rasant le sol, s'avance vers lui, l'air menaçant. Les promeneurs s'écartent avec épouvante.

Les dames se pâment. Un policeman se retranche prudemment derrière un poteau.

Notre ami B..., qui en a vu bien d'autres, attend de pied ferme l'attaque du boule-dogue. Mais celui-ci, loin de sauter à la gorge de sa victime, ainsi qu'il fait d'ordinaire, se calme subitement dès qu'il a frôlé le pied de notre excellent ami.

Un grognement de satisfaction secoue sa large gueule. Tout le monde est ébahi. Le chien a vu son image se refléter comme dans un miroir, en passant le museau devant la chaussure, vernie de notre ami B... qui se chausse chez Dussault, rue Sainte-Catherine, près Saint-Denis.

Société de Publication Laval

BUREAU DE DIRECTION :

MM. C.-E. Bruchési, directeur; J. Noël Fauteux, secrétaire de rédaction; Honoré Parent, assistant-secrétaire de rédaction; J.-B. Mandeville, secrétaire d'administration; Alphonse Larochelle, assistant-secrétaire d'administration.

ACTIONNAIRES :

MM. Georges Beaupré, E.E.D., F.-X. Biron, E.E.D., G. DeCotrets, E.E.M., L.-D. Durand, E.E.D., Jos. Gervais, E.E.G.C., F. Houlé, E.E.M., L. Lafond, E.E.C.D., G. Lacasse, E.E.M., R. Lafontaine, E.E.D., S. Lamarre, E.E.D., L.-O. Leriche, E.E.M., A. Marin, E.E.M., A. Paquette, E.E.M., P.-E. Piché, E.E.G.C., H. Roch, E.E.D., Chs. Sauvé, E.E.M.C., J. Trudel, E.E.D., T. Bissonnette, E.E.M.

253 STE-CATHERINE EST

Georges Deslauriers

COLS, FAUX-COLS, CRAVATES,
BERETS, RUBANS AUX COULEURS
UNIVERSITAIRES, ETC.

SPECIALITE :

CHAPEAUX BUCKLEY

BIENVENUE AUX ETUDIANTS.

10 p.c. leur est accordé.

Condoléances

FACULTE DE DROIT

A une assemblée spéciale tenue, dans les salles de cette Faculté, le 26 avril dernier, il a été proposé par M. Emile Ladouceur, président, secondé par M. C. A. Bertrand, vice-président, les résolutions suivantes de condoléances:

1o.—Que les étudiants de la Faculté de Droit éprouvent une peine réelle, par la mort de Mgr. Archambault, évêque de Joliette et autrefois vice-recteur de Laval, à Montréal;

2o.—Qu'ils offrent à sa famille, et à son frère, l'honorable Horace Archambault, leur professeur, leurs sympathies profondes, pour ce deuil qui les frappe;

3o.—Que telles résolutions soient publiées dans l'"Etudiant" et les quotidiens de cette ville.

Robert BACHAND,

Secrétaire.

Ce 28 avril, 1913, à Montréal.

× × ×

CONSEIL DES ETUDIANTS EN DROIT

A une assemblée spéciale des étudiants en Droit, tenue le 29 avril 1913, il a été proposé par Gaston Ringuet, conseiller de troisième année:

1o.—Que les étudiants en Droit apprennent avec peine le deuil de leur camarade, Robert Bachand, secrétaire du conseil, causé par la mort de sa soeur.

2o.—Que le conseil et les étudiants de la Faculté de Droit sympathisent de tout coeur avec la famille affligée.

3o.—Que copie des présentes résolutions soit envoyée aux journaux de Montréal et à l'"Etudiant" pour publication.

Jos. DUPONT,

Secr. Pro.-Tem.

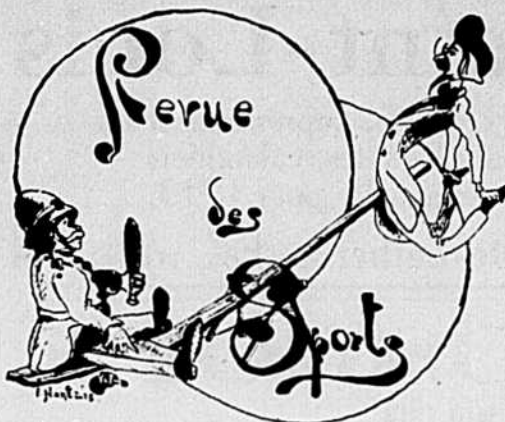
Montréal, ce 29 avril 1913.



L'Etudiant a besoin de repos. Avec ce présent numéro, il entre en vacances. S'il a vécu pendant toute l'année académique, nous crions: Merci à l'Eau de Riga.

Nous lui en ferons prendre pendant toutes les vacances de cette eau afin qu'il nous revienne l'an prochain frais et dispos.

Ainsi-soit-il.



Balle au but

Laval vs. Collège Saint-Laurent

Or donc nos équipiers allèrent rendre visite à ceux du collège Saint-Laurent, dimanche dernier. Contrairement à nos prévisions, la partie fut chaudement contestée, surtout dans les premières manches. A la septième manche le résultat était de 6 à 6. Les Saint-Laurent réussirent alors à faire trois autres points, avantage qu'ils gardèrent jusqu'à la fin de la partie.

La partie se passa sans grand incident, si ce n'est une concession coûteuse et inopportune que nos joueurs firent à la cinquième manche, en retirant Balthazar au premier but sur les réclamations enfantines des Saint-Laurent.

Les Saint-Laurent se montrèrent plus forts que Laval au bâton, mais lui furent inférieurs au champ.

Les erreurs coûteuses de Coutu, 3ème but, qui semble n'avoir jamais joué cette position, contribuèrent grandement à élever le "score" des Saint-Laurent.

Résultat par manches:—

Laval 303000000 : 6

Saint-Laurent 22020030x : 9

Batteries.—Laval : Meunier et Galarneau. Saint-Laurent : Deschênes et Laurin.

Brouillette aurait dû jouer à la place de Coutu, qui, lui-même, aurait été plus à sa place au champ.

Mais voilà, il aurait fallu faire déguerpir ou Robert ou Roy. Et ce n'est pas facile.

Roy se croit obligé de jouer comme président et gérant de l'équipe. Détrompe-toi, cher ami, c'est toi qui es le point le plus faible de l'équipe.

Mon cher Roy, comme président et gérant de l'équipe, tu es peut-être un choix excellent, mais de grâce ôte ton costume et laisse le choix des joueurs à un autre.

Galarneau a été le joueur d'arrière idéal. Ses lancers au second étaient excellents.

Meunier était évidemment en bonne forme et paraissait sûr de lui.

Badeaux a joué une bonne partie au champ. Son "hit" si opportun à la troisième manche valait la peine d'être vu.

Laurier ne paraissait pas avoir encore retrouvé sa forme de l'an dernier. Courage, mon ami, ça reviendra vite.

Sans vouloir déprécier le jeu des autres équipiers, je crois que c'est sans contredit, Paul Martel qui a joué la meilleure partie de tous les hommes sur le terrain. Quelques-uns de ses arrêts étaient dignes d'un professionnel.

Il est regrettable que Braut et Rochon n'aient pas été là pour nous donner un coup de main.

Leur présence aurait d'abord eu pour effet de reléguer à l'arrière-plan Robert et Roy, et je suis convaincu qu'avec l'aide de ces deux hommes, le résultat final aurait été en notre faveur.

Hormis que Roy les eût laissés sur le banc. Car de meilleurs joueurs que lui y ont passé l'après-midi.

Oui, ma chère, Robert a réussi à se faire mettre sur l'équipe.

A les voir, lui et Roy, on aurait pu croire qu'ils touchaient à un bâton pour la première fois de leur vie.

Allons, amis, un bon mouvement, donnez votre place.

Dimanche prochain à Sorel, puis le 11 à Richmond, et le 18 à Sherbrooke.

Venez-vous à Sorel, chers lecteurs ? Pierre LECLAIRE.

Nos petites enquêtes

CE QUE NOS AMIES PENSENT DES CARABINS

Nos petites enquêtes ont déjà souvent fourni aux étudiants l'occasion de dire ce qu'ils pensaient des jeunes filles. Notre confrère Lemay a pris leur défense en nous énonçant ses idées sur le mariage, tandis que M. Houde nous énumérait les avantages que la Fédération Universitaire récolterait de son union au corps des étudiantes de la Faculté des Arts. Il n'était donc que juste de donner aux jeunes filles la chance de rétorquer et de livrer à leur tour leurs pensées sur l'être à la fois terrible et changeant (?) qu'est l'étudiant. En outre, notre représentant a cru qu'il serait intéressant pour les carabins de savoir quelles impressions ils ont faites sur leurs douces amies et de connaître les pensées que renferment les jolis fronts cachés sous une frange de frimousses blondes.

x x x

A tout seigneur, tout honneur. Notre représentant a trouvé que les collaborateurs de notre journal, les personnes qui semblaient porter le plus d'intérêt aux choses universitaires, devaient être les premières interrogées. Mais soit que le pseudonyme gardât trop fidèlement son secret, soit que la collaboratrice préférât rester muette, aucune à part Mai R., (1), l'auteur de "Marmots", ne voulut se prononcer. Entre deux vocalises, elle dit : "Je connais trop peu d'étudiants pour pouvoir porter un jugement général. Toutefois, les quelques-uns que j'ai rencontrés ont un point de ressemblance: ils aiment tous à jouer des tours."

Notre représentant questionne ensuite Mlle Blanche G., de la Faculté des Arts. Toute peinée d'avoir à contredire M. Houde, elle ne croit pas que la Faculté des Arts fasse jamais partie de la Fédération universitaire. Elle-même connaît très peu l'étudiant.

—Ne les couvoyez-vous pas en grand nombre aux cours de littérature du lundi et du mercredi?

—"J'y vais à peine deux ou trois Lavallois! Tout ce que je puis dire sans trop m'avancer, c'est que les étudiants paraissent se désintéresser complètement des choses littéraires. Non contents de ne pas assister aux cours, ils ne lisent même pas l'Etudiant!"

Par son enquête, notre représentant s'est rendu compte que les étudiants étaient fort populaires. Mlle Georgette G. dit: "Les étudiants sont de gentils messieurs que j'estime beaucoup." Et Mlle Eva L.: "J'ai un faible pour les étudiants parce qu'en général leur caractère s'accorde avec le mien." Mlle Berthe D. met certaines restrictions dans ses louanges: "En groupe les étudiants sont très maussades et souvent exécrables, mais, pris séparément, leur amitié est un terrain qu'une jeune fille doit cultiver." (sic). Par contre, Mlle Fernande D. ne limite aucunement son admiration. Voici ce qu'elle écrit:

"Mon cher Louis, Vous savez mieux que personne combien d'étudiants me connaissent. On m'en présente depuis l'âge de quatorze ans — ce qui n'est pas peu dire! Je les aime

tous; ils forment un genre à part. Je n'en ai pas encore rencontré un seul de désagréable, excepté Jacques Tiermil.

Quand montes-tu? Le coussin couvert avec les drapeaux de cigarettes est achevé et j'ai d'autres joies cossées à le montrer. (2).

Un gros bec.

FERNANDE."

Comme mondain, l'étudiant est-il goûlé? Voici ce qu'en pense Mlle Marie C.: "Il ne faut jamais se fier aux étudiants quand on organise une soirée. Lorsqu'on les invite, ils acceptent toujours avec empressement. Mais, à la dernière minute, ils prétextent une nuit d'étude pour fausser compagnie. Ils ont toujours un examen à préparer."

Le carabin est un être à l'état de transition. Il n'est pas du tout collégien sans être tout à fait homme. Sa transformation n'est pas parachevée. Il a la naïveté, l'ardeur et les espérances de l'humaniste et il calque les habitudes et les manières de l'homme accompli. Conserve-t-il à l'Université cette timidité candide qui le faisait rougir pudiquement à la simple traduction des vers où Homère chante l'amour? La majorité de nos amies trouve que nous avons cessé d'être timides. Mlle Pauline L. dit: "Si tous les étudiants vous ressemblent, ils doivent être excessivement timides." Notre correspondant n'ose pas essayer de comprendre l'allusion. D'ailleurs, les étudiants ne ressemblent pas tous à notre représentant. "Je n'aime pas beaucoup les étudiants parce qu'ils ne sont pas assez timides", dit Mlle Yvonne Q., et Mlle Adrienne L. ajoute: "J'ai une très bonne opinion des étudiants, mais je crois sincèrement qu'une jeune fille distinguée ne devrait jamais leur permettre aucune familiarité parce que très souvent ils ne savent plus où et quand s'arrêter." Mlle Lucy K., la jolie personne en noir qui stationne devant la pharmacie Lecours, tous les soirs, à six heures, va plus loin: "Les étudiants sont des effrontés. Ils ne cessent de me dévisager. Si je souris le moindrement, ils croient que je veux "flirter". L'autre soir, l'un d'eux a osé m'adresser la parole. Je sais qu'il s'appelle Henri parce que les autres lui criaient: "Hum! Henri! T'as pas honte!"

Chacune s'accorde, en effet, à trouver les étudiants flirts. Est-ce un mal? Je ne le crois pas. Je crois que nos bonnes petites amies seraient les plus punies si nous cessions subitement de leur lancer des yeux doux au passage. Nous faisons les frais du flirt. Nous le provoquons et elles n'ont qu'à ne pas baisser les yeux. Mlle Marie-Paule M. prétend bien que "si les étudiants flirtent, la faute en est aux jeunes filles qui font toujours le premier pas et qui attaquent." Mlle Jeanine B. prétend le contraire et la majorité se range à son avis. Nous sommes donc de terribles flirts.

Notre représentant croirait son enquête imparfaite et inachevée s'il ne reproduisait pas au complet la plus gentille de toutes les lettres qu'il a reçues:

"Ce 27 avril, 1913.

Ce jour-là, toute la classe était en liesse — on était au dernier examen. Les élèves, le ruban bleu en sautoir, renasçaient à mi-voix, avec un bruit d'abeilles, les règles de syntaxe. A l'instar des franchises paresseuses et des cigales qui chantent aux temps chauds sans songer à l'hiver, j'étais tout feu au dernier moment. Cependant, Dieu sait qu'il n'aurait pas fallu grand-chose pour faire chavirer cette belle ardeur.

Je me demandais, distraite, pour la troisième fois, ce que c'était qu'un complément multiple, quand arrive jusqu'à nous, un peu en sourdine, ce chant de Laval: "Les étudiants, boum! boum! boum!"

Les étudiants! Et toutes — petites fem-

mes que nous étions — de grimper à la fenêtre!

Les étudiants, pour nous, c'était un simple bérêt qui s'agitait dans l'air avec un pompon de gaminerie; mais aujourd'hui je lui trouve presque un pompon d'héroïsme, à ce bérêt. Qui dira tous les sacrifices qu'a abrités Laval? Je sais de pauvres diables sans biens au soleil qui dinent souvent par coeur. Mais l'étudiant ne convoite guère les trésors de son voisin: il n'est pas jaloux et combien philosophe! car s'il croise une jolie frimousse en allant son petit bonhomme de chemin, il sait bien quand même, allez! se mettre un rien d'espièglerie dans les yeux pour saluer la jeunesse qui passe.

S'il tente, un jour, de vous conter fleurette, il sait ne pas vous marcher sur le coeur et vous faire rire aux choses tout comme les gens sages qui se contentent de glisser....

Pourtant, si je donne des accrocs à la grammaire, ce jour, il faut s'en prendre à un bérêt qui est venu, à une heure d'étude, faire rôder autour de moi toutes sortes de pensées roses et me faire oublier que dans la vie comme dans les fables: "Rien ne sert de courir, il faut partir à point."

CHIFFON."

Il y a bien Mlle Georgette A. qui qualifie les étudiants de "tapageurs de bonne foi"; Mlle Florence P. de "traitres enjoués"; Mlle Yvonne C., de "redoutables amis", mais ces qualificatifs plutôt aigres n'enlèvent rien à la popularité des étudiants.

L. V.

(1) Voir l'Etudiant du 22 février 1912.

Vol. I, No 7, p. 78.

(2) Passage intime que notre représentant aurait dû supprimer.

x x x

La chorale Plamondon-Michot

AU CONCERT DES ETUDIANTS EN PHARMACIE

Jeudi dernier, 24 avril, nous eûmes à l'Université le plus joli concert de l'année, sans contredit.

Notre ami, M. Léo Gauthier, président des E.E.P., avait voulu bien faire les choses. Il y a réussi pleinement.

L'orchestre universitaire faisait ses "débuts", pour la seconde fois au moins.

La chorale Plamondon-Michot a remporté un franc succès dans l'interprétation de "Tziganes", de "Tabarin" et surtout de l'"Arlésienne" de Bizet.

Monsieur et Madame Plamondon ont été applaudis personnellement pour le brio qu'ils mirent à chanter le duo du 1er acte, de Carmen, et surtout le duo si charmant "Sous la Fenêtre", musique de Schumann, qui fut bissé.

Monsieur W. Tremblay, E.E.P., se fit entendre et applaudir dans un monologue de son répertoire. Il sut retenir l'attention de son auditoire, pendant plus de 10 minutes, et le faire rire ensuite tout le reste de la soirée.

En somme, succès sur toute la ligne. Un seul reproche à faire, si toutefois, c'en est un dans la circonstance: programme un peu trop chargé.

Qui ne sut se borner!...

x x x

Toutes nos félicitations aux camarades, pour leur beau succès.



NOT' DIRECTEUR.



NOT' REDACTEUR.